

## Radu Turcanu

### Rencontre du troisième type : sexe, interprétation et (choix de) jouissance \*

#### Le corps Un

Avec le tableau de la sexuation <sup>1</sup>, dans sa partie gauche, nous saisissons comment le registre phallique, universalisant et normatif, trouve sa légitimité à partir d'une exception : père réel ou père de la jouissance, précise Lacan. Pourtant, à droite sur le tableau, supplémentaire à celle toute-phallique, une jouissance contingente, pas-toute phallique, écorne l'exception, tout en indiquant l'impossibilité de s'en passer tout simplement. Le rapport de cette jouissance au Phallus devrait donc se lire : s'en passer *après* s'en être servi <sup>2</sup>.

Lacan appelle féminine cette jouissance et elle représente une singularité qui fait déconsister et qui décomplète le régime de l'exception, lui-même singulier, sans pour autant le rejeter, comme c'est le cas dans la psychose. Et paradoxalement, c'est de ce supplément que se supporte le Phallus, signifiant de la jouissance dans ce qu'il a de réel : signifiant phare, indéboulonnable chez l'être parlant et qui traverse le principe de plaisir/réalité, le montage de la pulsion, le fétichisme de l'organe, la père-version du désir ou la rencontre des corps sexués. En somme, l'humain.

Cette singularité de la jouissance féminine, supplémentaire, met ainsi à mal ladite fonction phallique et en cela elle est considérée souvent comme une anomalie. Non pas comme dans la psychose, où la forclusion du Nom-du-Père se traduit par une liberté asymptotique à l'égard de cette fonction. Mais par l'invention, éphémère, d'une forme de liberté, d'un « au-delà du Phallus », où le drame existentiel peut, entre autres, s'alléger et se retrouver sur son versant « comédie des erreurs <sup>3</sup> ».

À partir du positionnement quant à cette exception, jouissance phallique et jouissance pas-tout phallique se conjoignent dans un impossible rapport. Ce même type de nouage est retracé dans le séminaire sur les

quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. La répétition signifiante, *l'automaton*, se nourrit à partir de ce qu'elle véhicule comme hétérogène : le trou infligé par la rencontre d'une jouissance intrusive (*tuchê*)<sup>4</sup>. La répétition se révèle ainsi comme *troumatique*, dans un registre de la mêmeté qui en fait une anomalie.

Se basant sur cet éclairage de Lacan, comment déchiffrer les affres de ces deux semblants que sont *l'homme*, en tant que tous les hommes et à partir de l'exception nécessaire<sup>5</sup>, et la *femme*, en tant qu'une par une et à partir de l'exception comme à la fois contingente et impossible à éluder ? Si en effet c'est le Phallus qui les lie dans leur non-rapport sexuel, malgré les relations sexuelles, c'est parce qu'il se supporte de cette jouissance supplémentaire qui relativise sa fonction.

« Mais que la femme soit la vérité de l'homme » signifie que « pour avoir la vérité d'un homme, on ferait bien de savoir quelle est sa femme [...] Pour peser une personne, rien de tel que de peser sa femme. Quand il s'agit d'une femme, ce n'est pas la même chose, parce que la femme a une très grande liberté à l'endroit du semblant. Elle arrivera à donner du poids même à un homme qui n'en a aucun<sup>6</sup> ».

Autrement dit, pour avoir *la cote*, un homme doit se supporter d'un supplément, sa cote de femme, pour reprendre à rebours l'image biblique. Lacan ajoute qu'une femme devient *sinthome* pour l'homme, qui, lui, ira jusqu'à se faire ravage pour une femme. L'anomalie ici est qu'il n'y a pas d'équivalence entre les deux positions de semblant, homme et femme<sup>7</sup>, comme dans le fantasme ( $\$ \diamond a$ ), où  $\$$  et  $a$  sont interchangeables. Et c'est en traitant cette non-équivalence qu'un analysant pourrait éclairer davantage la signification de ce « rapport sexuel impossible à écrire » comme enjeu de fin d'analyse.

J'aborde dans ce qui suit la question de l'identité de corps, anatomique, genrée, sexuée ou autre. Et je pars de cette constatation de Lacan : en plus du substrat biologique et vital, le corps parlant est *substance jouissante*<sup>8</sup>. Cela lui donne une première identité, hors anatomie : « corps qui (se) jouit<sup>9</sup> ».

Par ailleurs, du fait de l'absence de la dimension de sujet lors de la première rencontre *troumatique* avec la jouissance, il faut faire l'hypothèse d'un choix forcé ou même d'un non-choix. Ce choix serait synonyme de l'incorporation d'un incorporable, celle d'un signifiant premier donnant accès au trésor des signifiants et *découpant* ainsi le corps propre de la Chose. Et pour que cela arrive, il faut payer la « livre de chair<sup>10</sup> ». Ce choix « forcé » par l'identification première, réelle et mythique en même temps<sup>11</sup>, confère

au corps non seulement son identité de substance jouissante mais aussi sa consistance de corps Un, et pas Autre. D'où la formule de Lacan : « Y a d'Un <sup>12</sup> », et même de l'Un tout seul.

À partir de cette identification par incorporation, l'identification par le trait unaire et celle du désir au désir font à leur tour en sorte que ce soient les semblants qui prennent la relève et remanient l'identité première du corps comme ce qui se jouit <sup>13</sup>. Et même si les identités successives, de semblant, peuvent être *de toutes les couleurs*, l'affaire de l'identité du corps comme substance jouissante est d'emblée tranchée, si j'ose dire. Il y aura par la suite le fantasme, les symptômes et ses *varités*, la répétition et les rencontres de tout type, etc. ; jusqu'à ce que l'interprétation analytique s'en mêle.

### L'analyse

Dans ce même fil que j'appellerai « borroméen », le maniement du transfert en analyse révèle le fait que l'interprétation-déchiffrage s'éclaire de l'interprétation-trou, apophantique <sup>14</sup>. Cette dernière ne vise pas le sens, ni l'énoncé, mais le hors-sens, et plus précisément l'énonciation, ainsi que son adresse. L'interprétation-*déchiffrage* se supporte donc d'une énonciation-*vocifération*, y compris comme silence. Si la recherche du sens ne s'enchaîne qu'à partir du trou dans l'Autre, ce n'est que par l'interprétation qui vise ce trou, celle « apophantique », qu'à la fin du parcours analytique, dans le passage du « psychanalysé » à l'analyste, une jouissance supplémentaire par rapport à celle toute-phallique peut se présenter.

Pour une femme, précise Lacan, la jouissance se dédouble entre grand  $\Phi$ , le Phallus (jouissance phallique), et S de grand A barré ou trou dans l'Autre (jouissance supplémentaire) <sup>15</sup>. De la seconde, on ne peut rien en dire ou écrire. Peut-être serait-elle à placer dans une sorte d'extraterritorialité, dans un en-deçà ou un au-delà du registre où, à partir de l'exception, tout s'écrit. Il s'agirait alors d'une jouissance au-delà de la norme phallique, ou du moins qui la prendrait plus librement, voire même plus à la légère, jouissance qui se rapporte d'une manière contingente à cette norme et à son champ. D'ailleurs, le fameux objet *a* lacanien, cause du désir et objet dans l'angoisse, n'est pas non plus « terrestre ». Lacan montre que cet objet manque de partout, qu'il n'est pas représentable, possédant une consistance purement logique <sup>16</sup>.

Dans l'angoisse d'un côté, et dans un corps divisé à l'endroit de sa propre jouissance de l'autre côté, objet *a* et jouissance supplémentaire prennent donc consistance. Dans une formule empruntée à la science-fiction,

on pourrait dire que leur manifestation, indiscutable même si intraitable par des formules, est une sorte de « rencontre du troisième type », pour reprendre le titre d'un film de Steven Spielberg. J'écris cette rencontre d'une manière incongrue XXY, pour souligner l'anomalie, le côté hors sens et hors norme <sup>17</sup>.

Pourtant, cette écriture ne suggère pas que ces rencontres « du troisième type » avec l'objet *a* ou la jouissance Autre, toujours hasardeuses (sur le mode de l'*Unheimlich* freudien), offriraient une nouvelle identité biologique, comme on l'espère parfois. Une telle identité serait d'ailleurs problématique – par exemple, XXY indique chez l'humain l'anomalie de la présence d'un chromosome supplémentaire <sup>18</sup>.

Chez l'être parlant, le malentendu entre jouissances <sup>19</sup>, sous la forme du non-rapport sexuel, représente un autre type d'anomalie que celle chromosomiale. La formule « il n'y a pas de rapport sexuel inscriptible <sup>20</sup> » vient plutôt du fait que le trou dans l'Autre est réel, savoir réel, si l'on accepte l'oxymore. En analyse, cela se traduit par la certitude concernant le réel de ce non-rapport, quand un désir nouveau de l'analysant est censé émerger en supplément de la production de savoir inconscient l'ayant accompagné tout au long de la cure <sup>21</sup>.

En effet, cette certitude est censée faire supplément et suppléance aux trouvailles signifiantes produites au fil des séances <sup>22</sup>. Cela se traduit par une nouvelle et dernière identification, au *sinthome* et par la lettre cette fois-ci. Elle inscrit dans le corps, en dehors du sens et du signifiant – des bêtises en fin de compte, comme l'était l'affaire biblique de la côte –, l'immémoriale mais indélébile rencontre *troumatique* qui a rendu ce corps substance jouissante.

### Les semblants

Les discours contemporains poussent le sujet à changer d'identité, mais sans tenir compte de cette substance jouissante. On s'en prend ainsi à l'image du corps, à sa nomination ou à son anatomie.

Certains analysants évoquent le moment où ils/elles ont une « révélation » concernant l'identité de corps et en exigent un changement. Il faut souligner que dans ces vacillations d'identité nous avons affaire au mode opératoire présent dans toute constitution subjective : aliénation et séparation. Dès lors, il ne s'agit pas de changer l'identité de corps comme substance jouissante, mais de s'y rapporter en tant que ce qui anime le sujet dans ses multiples identités et reste pourtant aux prises avec les semblants.

Quand on nous annonce que les théories du genre et les pratiques *trans* marquent une révolution dans les affaires du sexe décriant le « phallogocentrisme <sup>23</sup> », il faut nous rappeler ce que Lacan disait en 1968 à propos des effets de la psychanalyse, pourtant seul discours apte à offrir une liberté effective face au diktat universalisant du Phallus : « Ce qu'il y a d'atroce dans les relations entre l'homme et la femme n'en sera pas pour autant atténué <sup>24</sup>. »

Nous retrouvons ici, dépliée, la question du « choix » : choix sexué, choix d'objet, choix de sexualité, choix de jouissance. Finalement, choix de semblants. « L'impasse sexuelle sécrète les fictions qui rationalisent l'impossible dont elle provient <sup>25</sup>. »

Le sujet en analyse nous explique qu'il/elle souffre de la manière dont on traite, y compris les psychanalystes, le choix qu'il/elle fait pour acquérir une nouvelle identité. Face à cette souffrance, indéniable, ne peut-on pas éclairer la poussée, interne et externe, vers ce nouveau choix non pas en le contrariant, mais en le renvoyant au « non-choix » ou choix forcé qui a scellé l'identité première du corps comme substance jouissante ? Un corps, il est vrai, avec ses attributs sexuels, mais qui sont, pour tous, repris et transformés par les semblants. N'est-il pas question pour un tel sujet en analyse d'avoir à sa disposition son temps pour comprendre la manière dont il/elle choisit de s'accommoder dans son propre corps du champ phallique, mais aussi de son au-delà, de la vraie altérité par rapport à ce champ phallique, la jouissance supplémentaire ? Champ inouï donc dans lequel, justement, « s'accommoder » n'est pas retrouver l'ancien, mais inventer le nouveau.

L'analyse n'a pas comme vocation de changer ou annuler les choix quant à l'identité du corps. Elle n'a d'ailleurs aucune vocation, mais vise plutôt à amener le sujet à accueillir cette jouissance supplémentaire dans son aberration, comme hérétique de la fonction phallique, mais pas sans lien avec elle. Dans sa liberté par rapport au Phallus, pas très inventif car revenant toujours à la même place, l'invention du *sinthome* en analyse représente la seule manière de rendre possibles des rencontres moins traumatisantes avec la jouissance, et d'introduire ainsi des variables vivantes dans le jeu des identités.

### Le rêve

Ce rêve marque un tournant dans le temps pour comprendre chez cet analysant. Il s'agit d'une scène de sexe avec une fille « dévergondée ». Sont aussi présents deux hommes, imposants, qui ne peuvent pas voir le corps féminin. L'analysant se demande pourquoi une vraie femme pour lui est

celle qu'il idéalise et place du côté des hommes, « valeur sûre » car incarnant un idéal à partir duquel il mérite ou non d'être « considéré ». Cela fait que jusqu'à présent il n'est jamais resté longtemps avec une femme, ayant toujours fini par se faire « déconsidérer ».

Il trouve que le rêve représente une forme de protestation face au silence de l'analysant. L'analysant exige des réponses à ses questionnements sur ses choix et son identité <sup>26</sup>. Le rêve le contrarie : il y reste du côté d'une femme « dévergondée ». Cette posture semble peser pour lui plus que l'admiration ou l'admonestation pouvant venir des deux hommes. « Je perds ma boussole et en même temps c'est comme si je n'avais rien à perdre », commente-t-il. Nouvelle posture dans le *work in progress* analysant, faisant ressortir à la fois l'angoisse de castration et la racine du désir. Dans son rêve, qui comprend ses associations en séance, on retrouve l'instant « logique » de l'angoisse, quand l'objet *a* cause s'insurge contre l'idéal phallique (ici le sujet supposé savoir), ce qui ouvre chez l'analysant un moment de vacillement et de déroute, anomalie dans son identité de semblant.

---

\* ↑ Exposé présenté lors des Journées nationales de l'EPFCL-France sur le thème « Le sexe et ses semblants », à Paris, le 25 novembre 2023.

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 73.
2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 136.
3. ↑ « Entre autres », car il y a aussi chez Lacan l'exemple de Madeleine Gide (qui brûle ce qui est le plus précieux pour les deux, les lettres d'André Gide), et par dérivation, dans le même texte, celui de Médée (qui tue ses enfants pour punir son mari, Jason). Cela atteste du côté sacrificiel et radical de cette posture féminine : « [...] mais le seul acte où elle nous montre clairement s'en séparer est celui d'une femme, une vraie femme, dans son entièreté de femme » (J. Lacan, « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 761).
4. ↑ Dans le *Séminaire XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, p. 53 et suivantes.
5. ↑ Le nécessaire comme « ce qui ne cesse pas de s'écrire » ; le contingent comme « ce qui cesse de ne pas s'écrire », précise Lacan (dans *Séminaire XX, Encore, op. cit.*, p. 86-87).
6. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 35.
7. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 101.
8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 24-26.
9. ↑ *Ibid.*, p. 26.

10. ↑ Sur l'identification première, voir S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1981, p. 168. Et aussi le séminaire de Jacques Lacan *L'Identification*, 1961-1962, inédit ; et sur l'incorporation, le séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, inédit, leçon du 3 mars 1965. « La livre de chair » (« a pound of flesh ») apparaît dans la pièce de Shakespeare *Le Marchand de Venise* et Lacan y fait référence dans le séminaire *L'Angoisse* (Paris, Le Seuil, 2004, p. 254) : « [...] l'enjeu du pacte ne peut être et n'est que cette livre de chair, à prélever, comme dit le texte du Marchand, tout près du cœur ».

11. ↑ « La *Bejahung*... la condition primordiale pour que du réel quelque chose vienne à s'offrir à la révélation de l'être » (J. Lacan, « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite », dans *Écrits*, op. cit., p. 388). Freud parle de la *Bejahung* comme jugement premier d'attribution (« Die Verneinung », « La négation », dans *Résultats, idées, problèmes, II, 1921-1938*, Paris, Puf, 1985, p. 137).

12. ↑ « Yad'l'un et rien de plus, mais c'est un Un très particulier, celui qui sépare l'Un de deux, et c'est un abîme », dans J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 137 et suivantes. Et aussi *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 63-64.

13. ↑ Tout comme les refoulements ultérieurs ne font que *recycler* le refoulement primordial.

14. ↑ « Je dis qu'un dire s'y spécifie de la demande dont le statut logique est de l'ordre du modal, et que la grammaire le certifie. Un autre dire, selon moi, y est privilégié : c'est l'*interprétation*, qui, elle, n'est pas modale, mais apophantique » (J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 473).

15. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 75.

16. ↑ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 573.

17. ↑ Alors que les chromosomes sexuels chez l'humain sont XY pour les hommes et XX pour les femmes.

18. ↑ XXY ou syndrome de Klinefelter (ou XXX, trisomie X).

19. ↑ Voir l'article de Colette Soler « Malédiction sur le sexe », *Cause freudienne*, n° 37, 1977, p. 60-68.

20. ↑ D'ailleurs, reprenant un vers de Valéry (« L'univers n'est qu'un défaut / Dans la pureté du Non-être ! »), et ajoutant que cet univers n'existe que du point de vue de l'expérience humaine, Lacan écrit : « Je suis à la place d'où se vocifère que "l'univers est un défaut dans la pureté du Non-être". Et ceci non sans raison, car à s'y garder, cette place fait languir l'Être lui-même. Elle s'appelle jouissance, et c'est elle dont le défaut rendrait vain l'univers » (« La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, op. cit., p. 619). Pour Paul Valéry, voir « Ébauches d'un serpent » (dans *Œuvres poétiques*, Paris, NRF, 1933, p. 140-153), là où le serpent s'adresse au soleil : « Toi le plus fier de mes complices / Et de mes pièges le plus haut / Tu gardes les cœurs de connaître / Que l'univers n'est qu'un défaut / Dans la pureté du Non-être ! »

21. ↑ S'éclaire ainsi également le versant impossible du réel comme ce qui revient toujours à la même place. Certaines œuvres d'art, *Finnegans' Wake* par exemple, illustrent cela à merveille. Le livre commence au milieu d'une phrase, « riverrun, past Eve and Adam's, from swerve of short to bend of bay, brings us a commodious vicus of recirculation back to Howth Castle and Environs », et se termine avec la première moitié d'une phrase qui supplémente le début de la première, « A way a lone a last a loved a long the » (J. Joyce, *Finnegans Wake - Work in Progress*, 1923-1938 -, London, Faber & Faber, 1939).

22. [↑](#) « Là où il n’y a pas de rapport sexuel, ça fait “troumatisme”. On invente ! On invente ce qu’on peut, bien sûr » (J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 19 février 1974).
23. [↑](#) Avec un néologisme concocté par Jacques Derrida (« Tympan », dans *Marges de la philosophie*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, p. XVII), en référence à la fois au primat du phallus en psychanalyse et au *logos* en philosophie, pour critiquer, entre autres, le monopole exercé par les humains (mâles) sur l’animal, terme repris, pour contester Freud et Lacan, par certains courants féministes, d’abord aux États-Unis.
24. [↑](#) *Lettres de l’École freudienne de Paris*, n° 6, octobre 1969.
25. [↑](#) J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 532.
26. [↑](#) « [...] c’est parce qu’on ne le devient pas qu’on s’interroge, et jusqu’à un certain point, s’interroger est le contraire de le devenir » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 200) – à propos du sujet hystérique, mais cela est sans doute valable en partie pour l’obsessionnel, qui se pose lui aussi une question, bien que pas la même.